

L'ÉMINENT

JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

VOL. I.]

SAMEDI, 7 MARS 1841.

[N^o. 1.

Sommaire : — Poésie : *Les Exilés.* — *Un Portrait de Femme*, par le Baron de Bazancourt. — *Nouvelles de l'intérieur et de l'étranger.* — *Institut Vallemarc.* — *Compte rendu de deux séances de la Société Littéraire et Historique de Québec, de l'Académie des Sciences de Bruxelles et de Paris.* — *Une Variantero de Pœrbe.*

POÉSIE.

LES EXILÉS.

I.

Ils étaient assis là près de la mer lympide,
De l'œil suivant le flot qui va vers leur pays.
Il passait lentement ; mais encor trop rapide,
Bientôt il disparut à leurs yeux attendris.
Oh ! s'ils pouvaient ainsi s'éloigner de la rive
De l'exil et des douleurs.
Mais le flot s'enfuit seul. De la troupe captive
Il n'emporte que les pleurs.

O vague fortunée ! ô toi qui de l'orage
Peux lasser la constance et vaincre le courroux,
Ah ! si du Canada tu vas voir le rivage,
Laisse, laisse en passant un souvenir de nous.
Tu diras que les yeux tournés vers la patrie,
Tous les jours nous implorons
Le ciel pour nos enfans et l'épouse chérie
Que jamais nous reverrons.

Ainsi les exilés adressaient au passage
Le flot calme et tranquille emporté vers le nord,
De l'horizon lointain au-dessus d'un nuage
L'astre du jour sur lui jetait ses rayons d'or.
Aux pauvres prisonniers le ciel daignait sourire
Pour adoucir leurs regrets ;
Comme en un jour brûlant le souffle de zéphire
Court rafraîchir les bosquets.

Cependant tout s'est tu. Le vieux barde se lève
Déjà, vibre la lyre où palpite sa main.
On dirait le doux bruit de l'onde sur la grève
Quand Phéline du soir ride à peine son sein.
Un chant commence ; chant d'exil et de souffrance,
Comme en répétait autrefois
Dans les tours de Sidon le croisé de Provence
Venu pour venger la croix.

II.

« Heureux le barde, heureux celui qui, sur la rive
Où le destin avait mis son berceau ;
Peut au soir de ses jours où tranquille il arrive,
Dire : aussi là je trouve mon tombeau.

« Heureux celui qui voit à son heure suprême
Autour de lui ses amis du hameau.
Leur présence adoucit pour lui le trépas même
En lui voilant l'abîme du tombeau.

« Heureux il va dormir au milieu de ses pères
Près de l'église à l'ombre d'un coteau.
Ses enfans à genoux diront quelques prières
Avec respect le soir sur son tombeau.

« Heureux—mais nous, hélas ! sans foyer, sans patrie,
Qui donc viendra pour nous fermer les yeux ?
Jouets de la tempête, exilés qu'on oublie,
Peut-être, on nous reniera pour ayeux.

Mais j'insulte nos fils. Ah ! le nom de leurs pères
Sera sacré pour eux jusqu'au tombeau.
Car ils ont risqué tout pour que des jours prospères
Fussent le sort de leurs fils au berceau.

« Ils ont osé, naguère, et sans chefs et sans armes
Jeter le gant au géant des combats.
Le colosse ébranlé, le cœur saisi d'alarmes
A Saint Denis un jour lâcha le pas.

« Mais le nombre bientôt écrasa la vaillance ;
Avec Chénier tombèrent nos héros.
Heureux, aux bords chéris, témoins de leur naissance,
Ils vont en paix dormir dans leurs tombeaux.

« Pour nous pauvres bannis, c'est l'exil, le servage.
Tel le lion des déserts africains,
Par le maure vaincu, traîné son esclavage,
Chargé de fers, dans les pays lointains.

« Arrachés pour jamais du sol qui nous vit naître,
Comme ces bois dont l'ombrage nuisait,
On nous jete en des lieux où l'on croyait peut-être
Qu'en peu de tems tous l'on disparaîtrait.

« Hélas ! oui, l'air natal manque à notre poitrine.
Ici, la sève est lente pour nos corps.
Où sont nos monts, nos pins, nos caps dont l'aubépine,
Comme une frange, aime à couvrir les bords ?

« Où sont les verts penchans de nos riches vallées,
Où l'œil se plaît à suivre les cordons
Que forment sur les bords des ondes argentées
Les toits nombreux de nos blanches maisons ?

« Où sont donc nos hivers et leurs grandes tempêtes,
Géants du nord que je regrette ici ;
Et ces frimats épais et ces joyeuses fêtes
Où la liesse éloigne le souci ?

« Ici, même saison, même ciel monotone ;
Le tems à peine y change quelquefois,
Au milieu d'un air chaud un vent poudreux bourdonne,
Ah ! rendez nous nos neiges et nos froids.

« Avec leur grand silence où sont ces nuits si belles
Quand Phébé brille au loin sur les frimats ;
Et que les astres font, brillantes étincelles
Un long cortège en marchant sur ses pas ?

« O ma chère patrie ! ô qu'es-tu devenue ?
Nous ne verrons donc plus ton beau ciel bleu,
Et ton fleuve si pur où se mirent la nue
Et le soleil de son trône de feu ?

« Jamais ! l'homme puissant l'a dit dans sa colère,
O précurseurs vers lui trop tôt venus ;
Vous boirez des bannis long tems la coupe amère
Et périrez sous des cieux inconnus.

« Non jamais ! — A ces mots on voit trembler sa lyre.
Sous les doigts du vieux barde un son plaintif expire,
Le chantre pleurait.
Quoi ! sous ses cheveux blancs a-t-il des pleurs encore
Lui qui passa peut-être une si rude aurore,
Pour tant souffrir le génie est donc fait ?

III.

Mais la nuit sur les flots jetait ses voiles sombres.
Les bannis sont entrés, comme de pâles ombres,
Dans leurs noirs cachots.

Nuls cris joyeux d'enfans, nuls sourires de femmes,
Comme autrefois chez eux n'ont rafraîchi leurs ames ;
C'est le silence des tombeaux.

F. X. G.

UN PORTRAIT DE FEMME.

Dernièrement je me trouvais dans le salon de Mme d'H... et je considérais attentivement le portrait d'un jeune et jolie personne, peint par Rigaud, ce peintre si élégant, si vrai et dont le pinceau habile savait si délicatement saisir toutes les nuances et toutes les expressions. Je le regardais donc, d'abord parce que ce tableau me paraissait fort beau comme œuvre d'art, parce que le faire large du maître s'y faisait partout reconnaître, et que les étoffes des vêtemens avaient ces cassures soyeuses franchement accusées, et dont les mille reflets jaillaient cependant comme les écailles d'un serpent au soleil ; et puis parce qu'il n'y avait pas cette vaniteuse exagération dont je parlais tout à l'heure, parce que le velours, l'or, les diamans et les pierreries ne ruisselaient pas de droite et de gauche, sous les pieds et sur la tête, parce qu'il y avait une louable simplicité d'ajustemens bien sentie, bien posée, qui accusait un goût exquis et sûr ; et puis encore, faut-il vous le dire, parce qu'il y avait dans ce beau visage de jeune fille calme et brun, une expression particulière de vigueur et d'é-

nergie qui me remuait au cœur. Les traits toutefois avaient une expression douce et sensible, pleine d'âme, et les yeux, dont le regard à demi voilé par de longs cils luisans tombait lentement devant elle, avaient une langueur douloureuse et passive que semblait démentir le reste de sa physionomie. — D'une main elle tient un buste presque achevé, et de l'autre le ciseau qui vient de tailler le marbre.

Je me faisais mille réflexions en regardant cette peinture, et sans me rendre compte à moi-même de l'intérêt que j'y attachais, je cherchais à deviner quelle pouvait être la pensée dominante de cette belle et noble figure. Je restai long-tems, sans doute, dans la contemplation de ce portrait, car je n'ai aucun souvenir de la conversation qui se tenait dans le salon, à côté de moi. Tout le monde était parti sans que je m'en fusse aperçu, et la maîtresse de la maison, s'approchant de moi, me dit :

— Vous regardez bien attentivement ce portrait.
Je tournai la tête et fus tout étonné de me trouver seul. Je dirai même confus.

— Je vous demande pardon de mon indiscretion, madame, répondis-je, mais le peintre a fait là un admirable tableau.

— C'est le portrait de Mlle de Flauville.

— Mlle de Flauville était une bien belle personne, madame.

— Et bien malheureuse aussi.

— Malheureuse ! interrompis-je, en regardant avec étonnement la personne qui me parlait ; j'en avais le pressentiment, et dans ce regard, si calme et si tranquille qu'il paraisse être, j'avais deviné une langueur mélancolique qui tient de la souffrance.

— Comment, reprit Mme d'A..., vous n'avez jamais entendu parler de cette histoire.

— Non, madame, jamais, et je vous avoue que j'ai maintenant le plus grand désir de la connaître.

— C'est une histoire bien triste et bien profondément douloureuse ; je vais néanmoins essayer de satisfaire votre curiosité.

Nous nous assimes, moi de manière à pouvoir de temps en temps jeter les yeux sur ce portrait, Mme d'H... auprès de la cheminée.

C'était à l'époque de la régence ; le marquis et la marquise de Flauville, habitaient presque toute l'année leur château de Flauville, en Bourgogne ; ils avaient deux filles, Claire et Cécile ; Claire, dont il est inutile que je vous fasse le portrait, puisque c'est elle qui est devant vos yeux ; et Cécile, la cadette, douce et blonde enfant, exilée presque au sortir du berceau du bonheur et du sein de sa famille pour entrer dans un couvent où devaient s'écouler une à une les plus belles années de sa jeunesse ; car vous devez sans doute savoir que c'était alors un usage établi, que les filles cadettes restassent au couvent jusqu'au mariage de leurs sœurs aînées, époque à laquelle elles en sortaient pour se marier à leur tour ; c'était un usage injuste et méchant, qui tuait ainsi, par l'isolement, l'existence d'une seconde fille, comme si Dieu n'avait pas laissé dans la vie, entre chaque sillon qu'il a tracé pour chaque créature humaine, une place assez large pour qu'elles puissent marcher à l'aise sans se couder. — Cécile donc était au couvent et sa sœur Claire de Flauville, belle comme vous la voyez, jeune, grande et énergique, se livrait à toutes les joies et tous les plaisirs d'une existence riche et brillante ; à la cour elle était accueillie avec une faveur particulière et fêtée de tous ; dans les bals, c'était la plus brillante, la plus animée ; dans les chasses, la plus intrépide amazone, les hommes même avaient peine à la suivre et tremblaient à la voir franchir comme elle le faisait, tous les obstacles qui se trouvaient sur son chemin ; il semblait y avoir dans le cœur de cette femme tout le courage et toute la force d'un homme.

A fort proche distance du château de Flauville était situé un autre château appartenant au marquis d'Alaincourt. Depuis long-temps, la famille d'Alaincourt était liée d'étroite amitié avec celle des Flauville ; aussi, depuis long-temps, une union était projetée par les chefs des deux familles, entre Ludovic d'Alaincourt, fils du marquis, et Mlle Claire de